

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

SUR LA PLANCHE

Les paysans ont l'habitude de faire cuire d'avance une assez grande quantité de pain, et de le placer sur une planche fixée aux solives du plafond au moyen de montants en bois. Tant qu'ils ont ainsi du pain cuit, ils disent qu'ils ont du pain sur la planche, expression qui a été prise au figuré et s'est appliquée à toute personne ayant de quoi vivre, du bien tout acquis, sans qu'elle ait besoin de travailler pour en acquérir.

Or, attendu que dans cette locution proverbiale les mots *sur la planche* signifient en réserve, on a pu les appliquer à d'autres choses matérielles ou non.

SE RETIRER SOUS SA TENTE

Chrysis, prêtre d'Apollon, s'est rendu au camp pour racheter sa fille, qui a été adjugée comme captive à Agamemnon. Celui-ci a repoussé Chrysis avec dureté ; mais Chrysis a supplié Apollon de venir à son aide, et ce dieu a envoyé une contagion qui décime l'armée. Achille a convoqué une assemblée, dans laquelle le devin Calchas a annoncé que la colère d'Apollon venait de l'outrage fait à son prêtre et qu'il ne serait apaisé que lorsque Chrysis aurait été rendue à son père. Irrité de la réponse du devin, Agamemnon a consenti à rendre sa captive, pourvu qu'on lui donnât une autre récompense ; cette prétention a fait naître entre Achille et lui une très vive altercation, où Achille menace d'abandonner l'armée :

Homme revêtu d'impudence et passionné pour le gain, lui dit-il, comment se peut-il qu'un seul des Grecs se soumette volontairement à tes ordres, soit qu'il faille aller en embuscade ou attaquer vigoureusement l'ennemi ? Je ne suis pas venu combattre sur ces bords par haine des Troyens armés de la lance ! car ils ne sont point coupables envers moi, jamais ils n'ont enlevé mes génisses et mes chevaux ; jamais dans la Phthie, féconde nourrice des guerriers, ils n'ont ravagé nos moissons : car entre eux et nous il y a bien des montagnes ombragées et bien des flots retentissants. C'est toi que nous avons suivi, homme sans pudeur, pour réjouir ton âme, pour venger l'affront que les Troyens vous ont fait, à Ménélas et à toi, œil de chien ! Mais tu n'as de ces bienfaits ni souci ni souvenir, et voilà que tu menaces de m'enlever de ta propre main la récompense que j'ai méritée par mes fatigues et que m'ont donnée les fils de Grecs. Jamais, d'ailleurs, je n'ai eu une part égale à la tienne lorsque les Grecs ont ravagé quelque ville populeuse des Troyens. Ce sont pourtant mes mains qui soutiennent le plus grand poids de cette rude guerre ; mais quand vient le partage, ton lot est de beaucoup supérieur au mien ; et moi, il faut que je me contente de porter dans mes vaisseaux une part médiocre après que je me suis fatigué dans le combat. Or, je m'en retourne à Phthie, car il m'est beaucoup plus avantageux de me retirer chez moi avec mes navires à la poupe recourbée, et je ne pense pas qu'après m'avoir ainsi outragé tu doives te gorgier de richesses et de biens.

Achille, il est vrai, ne quitte pas l'armée pour retourner dans son pays, mais il reste inactif dans sa tente, où le poète nous le montre chantant les actions des anciens héros aux sons de la *phorminx*. C'est seulement après trois grandes journées de combat, très meurtrières pour ses concitoyens, que, poussé à reprendre les armes par la colère où le jette la mort de son ami Patrocle, il tue Hector et refoule les Troyens.

ADORE CE QUE TU AS BRULÉ, ET BRULE CE QUE TU AS ADORÉ.

Cette expression a été empruntée au récit que Grégoire de Tours a fait de la conversion de Clovis, roi des Francs, récit traduit comme on le voit plus loin, par Henri Martin.

Sur le point d'être vaincu à Tolbiac, Clovis, qui était païen, avait imploré le Dieu de Clotilde, sa femme, et fait vœu de se convertir s'il le rendait victorieux. Clovis remporta sur les Allemands une victoire complète, qui le laissa seul maître de la Gaule. Alors il songea à remplir sa promesse :

Chlotilde aussitôt manda secrètement saint Remi (évêque de Reims), en le priant d'insinuer au roi la parole du salut... "Je t'écouterai volontiers, très saint père," répondit Chlodowig.

L'évêque, cependant, transporté d'allégresse, ordonne qu'on prépare la piscine sacrée. On tend, d'un bout à l'autre, dans les rues et sur le parvis de l'église, des voiles aux brillantes couleurs ; on orne les murailles de blanches draperies ; on dispose le baptistère ; l'encens fume, les cierges brillent, et le baptistère et le temple tout entier sont remplis d'un parfum divin. Le cortège se met en marche, précédé par les crucifix et les saints Évangiles, au chant des hymnes, des cantiques et des litanies, et aux acclamations poussées en l'honneur des saints... Le saint pontife menait le roi par la main du logis royal au baptistère... "Patron, s'écriait Chlodowig, émerveillé de tant de splendeur, n'est-ce pas là le royaume de Dieu, que tu m'as promis ? — Non, répliqua l'évêque, ce n'est pas le royaume de Dieu, mais la route qui y conduit."

Le nouveau Constantin descendit dans la cuve, où les catéchumènes, à cette époque, se plaignaient encore presque nus ; ce fut alors que saint Remi prononça ces paroles célèbres : "Adoucis-toi, Sicambre, et courbe la tête ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré."

Comme vous l'avez déjà deviné, sans doute, l'expression dont il s'agit sert à inviter quelqu'un à renoncer à ses opinions, religieuses ou autres, pour en adopter de tout à fait opposées.

SE CROIRE LE PREMIER MOUTARDIER DU PAPE

Faut-il prendre au sérieux l'explication de ce proverbe qui se trouve dans Pierre Larousse ?

Le pape avignonnais Jean XXII raffolait de la moutarde ; il en mettait dans tous ses mets. Il créa pour un de ses neveux la charge de *premier moutardier*. De là le dicton appliqué aux vaniteux de "premier moutardier du pape."

Deux objections se dressent contre l'authenticité de ce souvenir historique, qui semble inventé pour les besoins de la cause :

1o. Le Ve volume de *Rome moderne*, par François Dessein (Leyde, 1643) contient (p. 1254) un chapitre consacré à la nomenclature des officiers de la maison du pape, avec la solde attribuée à chacun d'eux ; on n'y voit pas figurer d'officier spécial pour servir de la moutarde à Sa Sainteté.

2o. Le pape Jean XXII, qui succéda à Clément V (lequel avait transporté son siège épiscopal à Avignon), mourut le 4 décembre 1334. Or, *se croire le premier moutardier du pape* n'est ni dans Cotgrave (1632), ni dans Antoine Oudin (1656), ni dans Furetière (1727), et n'apparaît pour la première fois que dans le Trévoux de 1771, qui lui consacre l'explication que voici :

On dit d'un homme de basse condition qui se donne des airs et fait l'homme d'importance : *Il se croit le premier moutardier du pape.*

Comment une expression rappelant des fonctions créées à la cour papale d'Avignon certainement avant 1334 n'apparaît-elle dans la langue française que 437 ans plus tard ?

On peut répondre à la première objection qu'il a parfaitement pu se faire que la charge de *premier moutardier* ait été supprimée par un successeur de Jean XXII, qui n'aimait pas aussi passionnément la moutarde ; mais je ne vois rien à répondre à la seconde ; et, tant qu'elle subsistera entière, je crois prudent de n'accorder qu'une confiance très limitée à l'origine, sans indication de source, que nous fournit le *Grand Dictionnaire du dix-neuvième siècle*.

J'ai dit plus haut que le Dictionnaire de Trévoux (1771) est le premier où j'ai trouvé *se croire le premier moutardier du pape* ; mais il n'en faudrait pas conclure que le proverbe en question n'est entré dans la langue qu'à cette époque. En effet, dans les Mémoires publiés en 1757, M. Dunois s'exprime ainsi en parlant de sa femme :

La qualité de Mme la consule de Nîmes l'avait rendue si fière qu'elle se croyait la première moutardière du pape.

Ce qui implique, pour cette locution plaisante, une existence qui remonte pour le moins au commencement du siècle.

SE TENIR A QUATRE

Pour contraindre à l'immobilité une personne qui rétiste de tous ses moyens physiques, il faut quatre hommes, un à chaque membre ; d'où l'expression elliptique tenir quelqu'un à quatre pour signifier le réduire à ne pouvoir bouger :

Ce Frangipany se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il le fallut traîner au supplice et le tenir à quatre ; voilà justement tout comme je ferais.

(SÉVIGNÉ, 58.)

Mais cette expression est synonyme de *maîtriser*, verbe que l'on a dans l'esprit en la prononçant, et l'on a été naturellement amené à dire : se tenir à quatre pour ne pas faire une chose, au lieu de se maîtriser pour ne pas faire cette chose, quoique littéralement cette réunion de mots ait un sens absurde :

Il faut que je me tienne à quatre pour ne pas vous dire en bon français ce que je pense.

(Mme DU DEFFANT, citée dans Littré.)

À l'égard de la construction, il faut bien se garder de confondre *se tenir à quatre* avec *se faire tenir à quatre*, qui signifie faire une vive résistance, refuser catégoriquement quelque chose ; la première expression veut toujours un *pour* et un infinitif après elle, comme le montre le dernier exemple cité, tandis que le second ne demande point cette préposition, comme le font voir ceux qui suivent :

M. de Novion et Bellière menèrent M. d'Elbeuf, qui se faisait encore tenir à quatre dans la seconde chambre.

(RETZ, II, 211.)

Je considère qu'il ne se faut pas faire tenir à quatre, quand les gens reviennent de bonne grâce.

(BOSSY, cité dans Littré.)

FAIRE DES BAMBOCHES

Le peintre Hollandais Van Laar était tellement contrefait que les Italiens, au milieu desquels il séjourna pendant seize ans, lui donnèrent le sobriquet de *bamboccio*, nom par lequel se désignent dans leur langue non seulement un petit enfant, mais encore un homme d'une petite taille qui est resté comme noué.

Van Laar excellait à faire des figures grotesques, et ce talent valut à ses œuvres le nom de *bambocciata*, que nous avons traduit par *bambochades*, et plus souvent par *bamboches*, mots qui désignèrent chez nous des peintures analogues à celles que ce peintre faisait.

Plus tard, le mot *bamboche* a été employé dans la littérature pour désigner des productions du genre comique ; puis il a cessé de s'appliquer à des productions de cette sorte, et il a passé dans le langage familier pour signifier de grossières facéties, de mauvaises pointes, des irrégularités de conduite, des frenaines, des débordements de jeunesse, le seul sens dans lequel on l'emploie aujourd'hui :

Faire des *bamboches*, se livrer à toutes sortes d'amusements et de plaisirs.

(LITTRÉ, *Dict.*)

Faire des *bamboches*, c'est faire des sottises plus ou moins graves qui mènent en police correctionnelle ou...

(ALF. DELVAU, *Dict. de la langue verte.*)

Comme Van Laar naquit en 1613, on peut supposer qu'il n'alla pas en Italie avant l'âge de vingt ans et qu'il s'écoula au moins dix ans avant qu'il s'y fût fait la réputation qui lui valut son sobriquet, je crois ne commettre aucune témérité en affirmant que les noms de *bamboche* et de *bambochade* ne sont pas entrés dans la langue française avant 1643, c'est-à-dire avant la mort de Louis XIII.

LES CIRCONSTANCES CHANGENT LA NATURE DE L'ACTE

Hélène.—C'est épouvantable ces juréments, j'espère que vous ne jurez pas, Henri ?

Henri.—Oui, mademoiselle je jure...

Hélène.—Que me dites-vous ?

Henri.—Oui, mademoiselle je jure que je vous aime.

Hélène.—Jurez encore, jurez tout le temps de votre vie.